Brigitte Giraud, *Nous serons des héros*

Paris, Stock, 2015, 197 p., 17,50 €

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3607>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3607

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Pagination : 172-173

ISBN : 978-2-919040-34-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Brigitte Giraud, *Nous serons des héros* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1313 | 2016, mis en ligne le 17 juin 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3607>

Brigitte Giraud Nous serons des héros

Paris, Stock, 2015,
197 p., 17,50 €

Dans ce dernier roman, Brigitte Giraud décide de croiser bien des thèmes, bien des univers. Histoire des immigrations portugaise et algérienne, celle des rapatriés d'Algérie,

famille recomposée, figure de femme immigrée, ambiguïtés des mémoires, roman de formation pour deux adolescents emberlificotés dans des identités et des mémoires troubles. Elle le fait, par petites touches. Subtiles. Délicates. Lyon. Années 1970. Deux gamins se lient d'amitié. Olivier et Ahmed. Pourquoi cette attirance de l'un pour l'autre ? Quel ressort souterrain anime la mécanique de l'attraction dans les cours de récréation ? Olivier, c'est Olivio, petit Portugais débarqué avec sa mère fuyant la dictature de Salazar. Ahmed est algérien, hanté par la guerre d'Algérie. Le père de l'un est mort sous la torture des hommes de la Pide, la police politique de Salazar. Le père de l'autre, torturé lui par la soldatesque française, traîne un handicap qui l'empêche de travailler. De cela, Olivio et Ahmed parlent peu. L'auteur livre les informations au compte-gouttes, en clair-obscur. Ahmed est hanté, obsédé par la guerre d'Algérie, au point d'imprégner leurs jeux d'une violence qui renvoie aux cruautés de ce conflit : « *Nous déchargions la violence qui nous habitait*, dit Olivio, *nous lut-*

tions mais nous ne savions pas contre quoi. » Longtemps Olivio n'a rien su de la mort de son père et des conditions de cette mort. Il aura beau en avoir une « *intuition* » – on ne cache pas les vérités essentielles aux enfants – il apprendra la vérité bien plus tard, trop tard et trop loin, le silence est devenu une faille : « *c'est comme si j'étais éternellement décalé* ».

À leur arrivée, sa mère et lui ont été aidés par un couple de réfugiés politiques, Luiz et Lydia. Ils habitent un quartier où logent de nombreux rapatriés d'Algérie. Elle y rencontre Max, un pied-noir divorcé, père de Bruno, un fils plus jeune qu'Olivio, dont il a la garde par intermittence. Famille recomposée avant l'heure, les relations y seront difficiles, tendues, « *nous nous sentions seuls ma mère et moi, n'étions-nous que des étrangers ?* ». La mère se fait discrète, doublement invisible, à la maison comme au dehors où, déclassée, baragouinant un français incertain, elle fait des ménages. « Ma mère avait perdu sa légèreté. Mais elle ne voulait pas revenir à l'étape précédente, elle et moi face à face, seuls au monde dans un appartement, dans un pays où nous étions des étrangers. » Dans le couple se joue aussi une guerre des mémoires et des paradis perdus : « *Leur rencontre s'était faite sur le regret de leurs mondes disparus. C'était leur seconde vie, comme on disait une seconde chance, mais avec une mémoire qui pesait lourd.* » Plus lourd encore après la révolution des Œillets au Portugal et la possibilité pour les exilés, enfin libres, de retourner au pays. Si le rouge des œillets redonne de la

couleur et de la fierté à l'immigration portugaise, et singulièrement à la mère et à son fils, Max se moque, lui, d'une révolution pacifique et goûte encore moins le retour en grâce du mari défunt, devenu héros national.

Olivio visitera sa famille au Portugal. Là, il sera exclusivement le fils de son père. Il ressentira la honte de décevoir, la honte de n'être pas à la hauteur du souvenir de ce père, la honte d'être un enfant

sensible, bon élève, doué, différent, irréductible aux « nous » dans lesquels, en France comme au Portugal, on voudrait l'enfermer. Avec Ahmed, ils apprennent à devenir les héros de leur propre vie, loin des trajectoires imposées et des injonctions. « *Nous n'avions rien à nous reprocher, Ahmed et moi, et pourtant nous nous comportons comme des proies que l'on traque.* » Restent les tentatives d'évasion. Même ratées. M.H.

Collectif

Dépasser la frontière

Ker Editions, 2015, 155 pages, 10 €

~~Que pensent nos concitoyens de la notion de « frontières » ? Ceci n'est ni un sondage, ni une étude reposant sur un échantillon précis à défaut d'être représentatif. Non, il s'agit là de l'initiative de modestes mais indispensables bibliothèques à laquelle, lecteurs et usagers, ont répondu : un concours d'écriture transfrontière organisé par les bibliothèques de Beauraing, Bièvre, Doische, Rochefort et Wellin en Belgique et Givet dans les Ardennes. Douze contributions ont été retenues, douze lauréats qui connaissent le privilège d'être publiés. Douze textes qui croisent des univers singuliers, des ambiances plus ou moins denses, des écritures tantôt scolaires tantôt originales, l'épaisseur de la démonstration y croise le trait, plus subtil et léger, de la fiction. Il n'est pas question ici de réfugiés, encore moins d'une Europe en proie à~~

~~un délire obsidional. Non. « Dépasser la frontière », car tel est le thème retenu, est d'abord et souvent une expérience personnelle, individuelle, intime même, dont l'écho peut certes retentir au delà de la périphérie des existences. De quoi s'agit-il ? D'un traumatisme de l'enfance dont il faudra bien, d'une manière ou d'une autre, se libérer. De « frontières qui n'existent qu'à l'intérieur » de ce comptable retranché, tel un « autiste » derrière un mur bâti comme un refuge, mais qui pourrait céder par amour. D'espace inventé, dans lequel on s'enferme dans son « ghetto » comme l'a montré Eddy L. Harris (*Harlem*, Liana Lévi, 2007) au point d'en devenir l'esclave : « le jardin de Monsieur Victor, c'est son domaine privé (...) sa dernière raison de vivre » ! Sacralisation subjective d'un espace auquel on a parfois consacré une vie entière de sacrifices. Alors on le protège, on se protège. Il y a l'instinct du propriétaire, le souci de l'ordre et de la propreté que les apprentis sorciers de la politique savent exploiter. Quitte à~~